

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 39

Artikel: On oodrè po remettèrè la pé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cet âge où l'on en fait des escalopes et des blanquettes, où il n'a pas de cornes au front et où il tête encore sa mère. Allons, allons ! n'équivoquons pas, c'était un simple veau.

On le fit transporter jusqu'à la maison où il devait jouer le principal rôle dans la comédie projetée, non sans avoir à lutter contre une résistance qui indiquait son désir bien légitime de retourner au sein de sa mère, quoique à la rigueur on pourrait dire que c'eût été aller de mal en pis, n'était la crainte qu'on pût croire à l'émission volontaire d'un calembour imbecile.

On le transporta au sixième étage, où on l'enferma provisoirement dans un *buen retiro* à l'usage des haut logés de la maison. Il resta dans ce *toril-closet* jusqu'à minuit, poussant un beuglement plaintif chaque fois qu'un locataire mettait la main sur le bouton de la porte, ce qui provoqua nombre de fois un mouvement d'impatience, accompagné de cette exclamation : « Allons, bon ! il y a du monde ! »

Et à l'heure indiquée, les invités, vêtus en Andalous et en Andalouses, conformément au programme, qui imposait la couleur locale, attendaient impatiemment la corrida annoncée. Elle commença par l'entrée des picadores, sur leurs chevaux de carton ; puis entrèrent les banderilleros, puis tour à tour les autres auxiliaires de la tauromachie, tous vêtus de costumes étincelants qui provoquèrent l'enthousiasme. Enfin, le héros de la fête parut et fut accueilli par un de ces rires si rares chez les hypocondriaques, et les *Bravo toro !* de retentir selon l'usage espagnol. Il ne lui restait plus qu'à mériter cette ovation anticipée. Il y répondit par un beuglement, premier succès dont il fut récompensé par de nouveaux bravos. Son rôle était commencé, c'était aux autres acteurs à attaquer le leur ; les lances des picadores firent sortir le veau de son abrutissement : il tressaillit et fit un saut en avant : *Bravo toro !* cria l'assistance ; le mouvement était donné.

Un banderillero intrépide, un héros, Arrête son coursier, saisit son javelot, Pousse au veau, puis, d'un dard lancé d'une main sûre, Lui plante son drapeau tout juste à l'encolure.

Beuh ! fit l'animal en esquissant un mouvement indécis ; l'écarteur intervient et le sauteur exécute le saut du mouton par dessus le veau. — Beuh ! fait la bête ; et les picadores de piquer, et le sauteur de sauter, et les banderilleros de planter leurs banderilles éclatantes sur le dos et dans les flancs du malheureux veau affolé, bondissant. Les cris d'enthousiasme redoublent ; les dames jettent au taureau leurs bouquets, leurs éventails, etc. ; c'était du délire.

Tout à coup, en proie à l'émotion inséparable d'un premier début, le jeune taureau s'arrête devant une des dames... Cette émotion, les plus braves soldats vous diront qu'au premier feu qu'ils ont supporté ils l'ont éprouvée et trahie comme le pauvre veau ; seulement ils n'ont jamais gâté de robes de dames.

La foule s'en émeut, l'air en est infecté,
Le veau qui l'apporta recule épouvanté,
Et la dame, voyant sa souillure effroyable,
Répond à la clameur par un cri lamentable.

Ici intervient le concierge, informé par des locataires indignés de l'introduction clandestine d'un veau dans un appartement. Scène scandaleuse d'injures, effroi des dames qui se hâtent de s'enfuir en emmenant leurs cava-

liers, au nombre desquels étaient les acteurs de la *corrida* ; et l'organisateur de la fête resta seul avec son veau. Celui-ci, l'œil fixe et abruti comme s'il regardait passer un train de chemin de fer, fut tiré de sa torpeur par un formidable coup de pied que lui lança l'ampbitryon et qui l'envoya rouler dans l'arène en lui arrachant un beuglement plaintif.

Et notre homme, au paroxysme de la colère, de se dire, en regardant ses glaces, ses petits fours et son souper :

— Qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? Une fête si bien commencée, interrompue à moitié par cette immonde brute ! En effet, la corrida devait être suivie de boléros, séguedilles, etc., etc., mais, au lieu du ballet espagnol, il n'y eut que le balai de bouleau exécutant un cavalier seul devant la pelle à main.

Les gaietés bourgeoises,
par JULES MOINAUX.

L'homme universel.

Le 14 juillet, à Paris, une jeune ouvrière était sur le balcon de ses patrons, lequel est placé au-dessus d'un établissement où des consommateurs se rafraîchissaient ; l'ouvrière a fait partir des pétards, les pétards ont fait partir les consommateurs, ce qui a fait partir des injures de la bouche du chef de l'établissement, et voilà une affaire en police correctionnelle jugée dernièrement.

La demoiselle fait connaître les injures dont elle se plaint, et son adversaire est invité à s'expliquer :

— Depuis le matin, messieurs, dit-il, les pétards ne cessaient pas, ce qui renvoyait mes clients.

M. le président. — Qu'est-ce que c'étaient que vos clients ?

Le prévenu. — Mes consommateurs.

M. le président. — Vous êtes donc limonadier ?

Le prévenu. — Oui, monsieur ; alors, pendant que j'étais à retirer mes gaufres du moule...

M. le président. — Vous êtes donc pâtissier ?

Le prévenu. — Je fais des gaufres, seulement pour manger avec la bière ; pour lors, voilà un pétard qui tombe sur la montre d'un de mes clients, qui regardait l'heure ; il lâche sa montre en jurant et il me dit : « Elle est arrêtée, il y a quelque chose de cassé ; c'est dégoûtant, ça ! » Je lui dis : « Donnez, je vais voir ce que c'est. »

M. le président. — Vous êtes donc horloger ?

Le prévenu. — Je l'ai été autrefois ; pour lors, je regarde la montre ; c'était un petit rouage qui était dérangé ; je dis au client : « Il n'y a pas de mal. » A ce moment-là, ma femme, que les pétards embêtent rudement aussi, m'apporte mon cornet à piston et me dit : « Embête-les avec ça, jusqu'à ce qu'ils cessent leurs pétards. »

M. le président. — Vous êtes donc musicien ?

Le prévenu. — J'ai tenu, dans le temps, un bal ; alors je me mets à souffler de toutes mes forces dans mon piston ; pan ! un autre pétard qui tombe sur le paletot d'un client et y fait une brûlure. Le client était furieux ; moi, je regarde le trou que ça avait fait et je dis : « Il ne faut pas plus de dix minutes pour arranger ça, ça ne se verra pas ; je vais vous faire la réparation tout de suite. »

M. le président. — Vous êtes donc tailleur ?

Le prévenu. — Je travaille dans ma loge.

M. le président. — Dans votre loge ? Vous êtes donc concierge ?

Le prévenu. — Ma femme ; moi, je suis simplement limonadier.

M. le président. — Oh ! simplement... Enfin reconnaissez-vous avoir injurié cette demoiselle ?

Le prévenu. — Je ne me rappelle pas ce que je lui ai dit. Pensez ! j'étais si en colère... Je trouve d'autant plus dégoûtant de la part de mademoiselle d'avoir tiré des pétards, sachant qu'elle me faisait tort, que, chaque fois qu'elle va au bal, je la coiffe gratis.

M. le président. — Vous êtes donc coiffeur ?

Le prévenu. — On m'avait fait apprendre cet état-là, mais je l'ai quitté.

Le tribunal prononce une amende de 16 fr., et voilà le prévenu condamné ; c'est cela de plus à ajouter à tout ce qu'il a déjà.

(La France.)

On oodrè po remette le pè.

Lè dzeins ont 'na leinga po poà djazà lè z'ons avoué lè z'autro, poru que l'aus-sont lo mémo dévezà ; kà binsu qu'on tûtche que ne sà què tallematsi ne pào pas s'ouèrè avoué on godem que ne sà què baragouinà et ni avoué on Ormou-nein que dévezè lo patois dè per lè àotrè. Mâ lài a dâi coo que n'ont pas fauta dè couquon po lào repondrè et que dévezont tot solet. Clliàosique sont adé d'accou avoué leu et l'est bin rà que l'aus-sont dâi tsecagnès. Mâ ein ài-vo z'ão zu vu que dévezont à cein que l'ont dein lo pétro?... Eh bin, attiutà :

On gaillà, que ne cratchivè pas dein lo verro, avai on dzo tant fifà dè rodzo et dè bianc que sè trovà on bocon étourlo quand retornà à l'hotò, contrè la miné. Sè faut démaufià dè cé mécllion-mécllietta, kà quand cé miquemaque coumeincè à brassà, cein vo rebouillè tant qu'è dein lo veintro et se la tète n'est pas solida, le vâi tot veri et lè guibòlès vont coumeint on nounou quand fà dè l'oudra.

Quand don stu luron fut dévant tsi leu, trovà la porta cotàie ; mâ l'avai son passe et cein ne lo mettâi diéro ein cou-son. Mâ quand l'eut prâi la cllià dein sa catsetta et que la vollie einfatâ dein lo perte dè la saraille, craque !... onna bre-lantchâ fe tsequà la cllià que ribliâ su la porta et adieu lo perte. Faillu recou-meinci ; mâ l'eut bio coudi essayi dè reinfatâ cé tsancro dè passe, l'arrevâvè bin à bord dè brotse ; mâ quand volliâvè bussà po lo féré eintrâ, manquâvè lo perte et lo passe ludzivè tantqu'à la pierre dè taille.

Adon lo gaillà, que se rategnâi à pé-clliet, et que ne réussessâi pas à décotâ cllià guieusa dè porta, s'arrètè et fâ :

— Bianc et rodzo, accordâ vo, sein quiet mè bombardâ s'on n'est pas d'obe-dzi dè cutsi ti lè tràî que dévant !